

DANIEL RONDEAU

MÉCANIQUES DU CHAOS

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Pour Noëlle,
pour Habiba (la vraie !)
et ses compagnons d'infortune

«En étrange pays dans mon pays lui-même»

Louis ARAGON, *La Diane française*

«Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman.
All is true, il est si véritable que chacun peut en reconnaître
les éléments chez soi, dans son cœur peut-être.»

Honoré de BALZAC, *Le Père Goriot*

PROLOGUE

*Je pourrais m'en retourner vivre
avec les animaux*

Musée archéologique, Le Caire, Égypte

Un jour d'octobre, à la fin des années 60, un Anglais aux allures d'adolescent a poussé la porte de mon bureau. L'après-midi était déjà bien entamé, le musée fermé depuis longtemps, j'étais seul avec les gardiens et je me préparais à partir. Bruce (je n'avais pas compris son nom quand il s'était présenté) venait d'abandonner son travail chez Sotheby's pour des études d'archéologie à Édimbourg.

«Je me demande si je n'ai pas fait une erreur en retournant à l'université, à mon âge, me dit-il...

— Pourquoi une erreur ?

— Vous n'êtes pas dépressif ? Ni suicidaire ?

— Je n'ai pas l'impression, mais je ne vois pas le rapport.

— Tellement d'archéologues veulent nous entraîner dans leur tombe. Je me demande s'il n'existe pas une malédiction. Vous avez de la chance d'être ici, au milieu de ces momies. Mon horizon, moi, c'est l'Angleterre romaine, l'intérieur du limes. Déprimant. Je me sens en prison.»

Bruce m'expliqua qu'il voulait rejoindre le Soudan où il était déjà allé, deux ans auparavant. Un ami journaliste vivant à Barcelone lui avait conseillé de passer me voir. Jeune veuf, je commençais mes études et j'avais déniché assez miraculeusement un stage au Caire. Bruce, plus âgé que moi, me paraissait aussi plus fou. Je l'ai emmené prendre un verre au café Nubien dans un hôtel des bords du Nil.

«Vous avez entendu parler des Béja ? m'a-t-il demandé.

— Jamais.

— Ce sont des nomades du Soudan oriental. Kipling chante leur bravoure.

— Pourquoi vous intéressez-vous à eux ?

— Ils sont exactement ce que nous ne sommes plus. Ces Bédouins ne font rien de leur journée, les hommes passent un temps fou à se coiffer. D'une agressivité guerrière exceptionnelle, *first class fighting men*, ils n'aspirent à aucun confort matériel.

— Tout cela vous paraît positif ?

— Nous avons égaré le secret de la vie. Eux respirent encore l'air du paradis. Vous connaissez Walt Whitman...

— “Je pourrais m'en retourner vivre avec les animaux...”

— Excellent ! Pour un Français, vous me surprenez. Jésus, notre grand chaman, était né dans une étable, près du bœuf et de l'âne. Le christianisme était alors une histoire de troupeaux, de brebis égarées... »

Avant d'arriver au Caire, moi qui n'avais jamais ouvert la Bible, j'avais acheté un Coran que j'avais lu et annoté.

J'avais pu parler à Bruce de la tradition du voyage dans l'islam et de la pérégrination comme «le djihad dans le chemin de Dieu».

«Vous avez raison, dit Bruce. Mahomet a dit que personne ne devient prophète sans avoir été berger auparavant.»

Cette nuit-là, j'avais hébergé Bruce dans ma chambre de l'Institut. Il m'avait demandé s'il pourrait donner mon adresse aux amis qui voudraient lui écrire pendant qu'il serait au Soudan. Le lendemain matin, je l'avais accompagné dans les rues du Caire. Il voulait absolument trouver des cartes postales qu'il s'était dépêché d'écrire et de poster. Bruce n'est jamais repassé chercher son courrier. Je ne l'ai jamais revu et le monde a bien changé depuis cette rencontre.

PREMIÈRE PARTIE

Petit monde

1

Les Tamaris, La Marsa, Tunisie

Je connais personnellement presque tous les personnages de l'histoire que vous allez lire. Les courbes de leurs vies ont un jour ou l'autre croisé la mienne. Pas de hasard ! Le destin avait préparé le carton de ma tapisserie. Je n'ai eu qu'à lancer le va-et-vient. Un kaléidoscope est apparu. Visages, villes, maisons, rivages. Les derniers paysages de ma vie. Des voix sont sorties de cette confusion, elles lui ont donné *une sorte d'unité indéfinissable*. Aujourd'hui, Habiba est celle qui parle au plus près de mon cœur.

2

Temple de Mnajdra, Malte

Elle ouvre les yeux, se parle à voix haute : « Je suis Habiba et je vis », et elle entend sa voix.

Déjà trois jours que la mer les a jetés sur les rochers. Hier après-midi, après avoir traîné son frère du rivage jusqu'à la grotte qui allait devenir leur abri, elle s'est écroulée. Pour la première fois depuis le naufrage, elle a dormi. Quand elle se réveille, elle entend son frère gémir. Il respire mal, inconscient, recroquevillé sur un tapis d'herbe.

Depuis combien de temps n'a-t-elle rien mangé ? Son dernier repas, c'était la veille de leur départ, à Tripoli. Du pain, du sucre et plusieurs portions de Vache qui rit. Hier, elle a cueilli quelques figues sur des cactées dans la lande. Pour tromper la faim, elle a mâché des algues et du fenouil sauvage. Une bouteille d'eau minérale jetée à peine entamée par un randonneur lui a permis d'éteindre sa soif et d'apaiser celle de son frère, qui frissonne de fièvre.

Elle a les doigts écorchés, une entaille au poignet droit, la tête lui tourne, elle tremble, mais miracle du sommeil : se lever, marcher, sortir de la caverne, respirer, regarder la mer, tout lui paraît presque simple. *Je suis une morte qui marche et qui parle.*

La main sur la bouche, un peu abasourdie, elle s'assied sur une pierre face à l'intensité de la nuit. L'ombre est tissée de phosphorescences d'un bleu très dense qui enveloppent les creux des ravins, le miroir des eaux, l'immensité du ciel. Chaque parcelle de roche, sur cette rive qu'elle ne connaît pas, lui semble familière.

La nuit, les étoiles, les pierres sont devenues des amies.

Ses pensées escaladent le ciel et vagabondent vers les astres. Elle aperçoit son père, décédé depuis longtemps. Allongé sur des coussins, il pince les cordes d'un luth et fredonne une berceuse. Il lui sourit. *Mon père me voit, c'est pour moi qu'il chante, il me rassure comme il le faisait autrefois, quand j'avais peur, avant de m'endormir. Je n'ai plus peur, je suis Habiba et je vis et je chante avec mon père.*

Elle regarde les paumes de ses mains, les trouve aussi claires que des lampes, ça la rassure. Elle les porte à ses lèvres ; elle embrasse ces mains qui ont arraché son frère à la mer. *Je suis Habiba et je vis. Et lui aussi il vit, Dieu soit loué.*

Depuis combien de temps a-t-elle quitté le village de ses ancêtres ? Pourra-t-elle un jour remonter le courant de la vie et revoir sa mère qu'elle a laissée derrière elle ? Elle se souvient d'une chanson de Michael Jackson. *Billie Jean...* Un de ses cousins lui avait montré sur son portable la vidéo du chanteur. Elle s'était entraînée à reproduire le pas du *moonwalk*. Elle y arrivait presque à la perfection quand son père l'avait surprise en train de danser derrière la maison. Lui qui n'élevait jamais la voix était entré dans une colère terrible et avait chassé son cousin à coups de bâton.

Elle ne sait pas si c'est un bon souvenir.

L'air de *Billie Jean* s'installe dans sa tête.

La Méditerranée respire lentement. Tellement paisible...

Habiba recommence à trembler.

La peur est revenue. Elle lui fouille le ventre. Soudain elle pousse un cri. Elle revoit les horreurs qu'elle a endurées sur le bateau depuis le moment où la mer, labourée par des vents contraires, avait commencé à prendre un visage inquiétant. C'était la nuit. Ils dérivait depuis quatre jours et avaient épuisé leurs réserves d'eau. Quelqu'un a crié que la côte était proche et que le jour n'allait plus tarder. Les deux moteurs Yamaha du dinghy étaient noyés.

Hagards, hébétés, brûlés par le soleil et le sel mais tremblants de froid, giflés à chaque instant par des paquets de mer, les voyageurs se sont blottis les uns contre les autres. Ils chiaient tous dans leurs culottes. La peur. L'odeur de la merde était devenue plus forte que celle de la mer. Beaucoup essayaient encore de croire qu'ils allaient bientôt quitter leur radeau en caoutchouc et poser le pied sur la terre d'Europe, ce n'était qu'une question de patience. Il fallait encore un peu de courage. Certains priaient à voix haute. Tous ceux qui ne pleuraient pas.

En quelques instants, leur situation était devenue intenable. Les vents venaient encore de forcir et barattaient la mer dans tous les sens. Les vagues se creusaient en rugissant, enflaient par soubresauts, montaient vers le ciel, soulevaient le dinghy dans des geysers d'écume, puis le rejetaient avec violence, l'écartelant à chaque fois dans leurs creux. Il avait suffi de quelques vagues, plus violentes encore, et Habiba avait vu ses compagnons éjectés par-dessus bord.

Disparus.

Elle se demande comment elle a échappé aux flots. Et son frère ? Qui leur a donné cette force ? Le Miséricordieux ? Les Sept Dormants ?

Cachée entre des rochers, son frère blessé auprès d'elle, à bout de forces, paralysée par la fatigue et l'angoisse, à demi inconsciente, elle a vu l'hélicoptère héli-treueillir des cadavres et les déposer sur une route où stationnaient des ambulances.

Des chiens couraient. Ils se rapprochaient.

La veille, en fin d'après-midi, elle a trouvé la force de les caillasser. Une pierre plus lourde que les autres a touché un bâtard épais au poil fauve, court sur pattes, le plus agressif de la petite meute. Crève ! Barre-toi charognard ! Crève ! Il avait roulé sur le sol en couinant, un long aboiement plaintif, puis s'était éloigné, la queue basse, suivi par ses compagnons.

Elle ferme les yeux.

Saloperies de chiens...

Calme-toi, tu es Habiba et tu vis.

3

Les Tamaris, La Marsa, Tunisie

Je m'appelle Sébastien Grimaud, je suis un archéologue qui pour l'instant se tient un peu à distance de ses chantiers. J'ai reçu la visite, au début de l'hiver, du fils d'un officier turc qui m'avait aidé autrefois quand je

fouillais le site d'Éphèse. Il m'a poussé sans le savoir à reprendre mon carnet de notes.

J'avais rencontré ce militaire au début des années 80, à l'aéroport d'Istanbul, il rejoignait sa famille sur les rives du lac Tuz pour les vacances. Le trafic, pour une raison que j'ai oubliée, était fortement perturbé. Plusieurs avions, dont le nôtre, avaient plus de cinq heures de retard, nous avions sympathisé, malgré mon peu d'estime pour le régime qu'il servait.

J'observe mes semblables, je leur pose des questions et j'écoute leurs réponses avant de les juger. Cette forme de sagesse n'a longtemps été qu'une conséquence de ma timidité. Dans ma jeunesse, j'étais d'un caractère renfermé, trop passif pour intéresser les membres de ma famille. Longtemps les gens ont pensé que je n'étais pas de bonne composition. Plus tard, ils ont prétendu que j'étais snob. En fait, j'hibernais dans ma peau d'enfance, ne m'éveillant que face au miroir des labours où je cherchais après la pluie des éclats de silex ou des pointes de flèches, ou en rampant dans les couloirs d'accès aux chambres sépulcrales de la vallée du Petit Morin, des grottes délaissées par les visiteurs au pied d'un coteau.

Les questions que je n'osais pas poser à mes contemporains, parents ou amis, je les posais à ces inconnus qui, quelques milliers d'années auparavant, avaient creusé des puits de silex avec des bois de cerf dans les épaisseurs de la craie.

Cette conversation permanente avec les morts m'a aidé à entrer dans l'éreintante complexité des vivants. Heureusement, je n'ai découvert que tardivement cette

phrase de Shakespeare qui me perturbe de façon rétrospective: «Maudit soit celui qui déränge mes os.» Si je l'avais connue plus tôt, je le crains, toute mon existence en aurait été changée.

L'aéroport d'Istanbul, à l'époque de ma rencontre avec Demir, était de dimensions modestes, malgré une activité internationale déjà importante. Un grand désordre régnait d'ailleurs dans le terminal où nous avions été invités à patienter. Il n'y avait pas assez de sièges pour tout le monde et beaucoup de voyageurs étaient assis par terre ou sur leurs valises. Des Américains, des Allemands, mais aussi des hommes d'affaires turcs. Des musulmans bulgares, plus ou moins chassés de chez eux, affalés dans une odeur de bouc sur des monceaux de bagages disparates et mal ficelés, formaient un groupe compact au centre du hall.

Des garçons en fez et en gilet ottoman avaient fini par nous proposer du thé et de grands plateaux de yaourts frais. Mon voisin m'avait observé par-dessus son épaule finir mon yaourt en hochant tristement la tête. Il avait sorti de son sac une flasque de whisky et m'avait tendu son gobelet. J'avais accepté, il s'était présenté: «Colonel Demir...» Je n'avais pas imaginé que cet homme aimable, francophone, portant des vêtements décontractés, pût appartenir à la junte alors au pouvoir à Ankara.

Plus tard, il m'avait présenté sa famille et m'avait rendu très souvent visite avec ses enfants, dont Levent (j'ai encore l'écho de son rire dans ma mémoire), sur des chantiers de fouilles qu'il avait favorisés en

bousculant la lenteur et les réticences administratives des fonctionnaires des Antiquités turques. Il nous a ouvert tellement de portes qu'avec l'accord tacite de mes supérieurs, je lui ai offert un buste romain de l'Antiquité tardive, copie d'époque d'une statue célèbre. Nous sommes restés longtemps en contact, avant de nous perdre de vue.

Quel choc quand son fils s'est présenté à ma porte, il y a quelques mois. J'ai poussé un cri de surprise au moment où Rim, qui vit chez moi, est venue me dire qu'un certain monsieur Demir souhaitait me parler. Demir ! Quand j'ai vu Levent, pendant quelques secondes, j'ai vraiment cru que c'était son père. Même grain de peau, cheveux courts plantés de la même façon, des mocassins Timberland (j'ai tout de suite imaginé qu'il avait gardé les contacts de son père à Washington), le même timbre de voix.

« Mais comment m'as-tu trouvé ? Tu es venu d'Istanbul jusqu'ici pour me voir ? »

Il ne venait pas de Turquie mais de Libye. Des archéologues libyens lui avaient parlé de moi et lui avaient indiqué que je vivais ici, près de Tunis. « Tu arrives de Benghazi, en voiture ? »

— Je suis parti hier soir, ça roulait bien, si je n'avais pas été bloqué bêtement au poste frontière... »

Je me doutais qu'il lui faudrait un peu de temps pour me parler du but de sa visite.

Je l'ai emmené déjeuner sur une terrasse en plein vent, près du port. Nous avons partagé une carafe de vin blanc et des filets de sardines crues. Je me concentrais sur ce

que je mangeais en attendant qu'il se lâche. La chair des sardines était nacrée, d'un blanc très pur avec des reflets bleus. Au moment où j'ai demandé les cafés et l'addition, j'ai cru qu'il allait se livrer, mais ce n'est que tard dans la soirée qu'il est entré dans le vif du sujet en évoquant la situation en Libye où il séjournait fréquemment.

« Il n'y a plus d'État, plus d'institutions, la guerre civile fait rage... »

— Les islamistes sont en train de prendre le contrôle du pays.

— Mon gouvernement cherche à apporter sa contribution à la stabilisation de la région... Et comme vous le savez, certains groupes ont commencé à détruire le patrimoine national. Les mosquées de la vieille ville de Tripoli, mais aussi les monuments de ces deux extraordinaires cités romaines qui avaient résisté à presque tout...

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Certains responsables libyens pensent qu'il vaut mieux faire sortir du pays un certain nombre de ces trésors plutôt que de les détruire... »

J'avais compris. Levent était bien le fils de son père.

En Irak et en Syrie, le trafic d'antiquités était, avec le pétrole, l'une des principales sources de revenus des islamistes. Ce qu'ils ne démolissaient pas, ils le vendaient. Levent était venu demander mon assistance et mon expertise pour l'aider à mettre en place en Libye un réseau du même genre. Je lui ai demandé un peu de temps pour réfléchir et pour qu'il m'organise quelques contacts exploratoires. Rim lui a préparé la chambre d'amis, il est reparti le lendemain matin.